

FEVRE Georges né le 15.05.1927

Mauthausen. Gusen I

matricule 59 928

Arrêté le 5 février 1944 à Poncin comme otage par les troupes allemandes et la milice avec BRUNE, MOINAT, BUCHENOT, BARLET, CURBILLON, HOLY CHAFNER de Cerdon Rippe et GUICHON Victor d' Ambérieu.

De Poncin nous sommes transportés à la gare d'Ambérieu et gardés dans une pièce.

Nous rejoignons Moulins via l'école de santé. Par train de Lyon à Compiegne d'où nous repartons le 24 mars 1944 pour rejoindre Mauthausen dans des wagons à bestiaux ; 100 par wagon ! nus comme des vers. Pendant trois jours c'est un vaste cauchemar des hommes ivres de soif et de fièvre se battent, certains finissent fous. A partir de là commence la lutte contre la mort.

Le 28 avril 1945 une rumeur circule dans le camp de Gusen - Tous les Français doivent être rapatriés par la Croix Rouge, bénéficiant d'un échange de prisonniers politiques. Cette nouvelle me bouleverse comme beaucoup d'autres camarades mais il faut être optimistes - l'information se confirme, rassemblement des Français sur la place d'appel -

Distribution d'un colis de vêtes, biscuits, chocolat, quelle aubaine ! le moral remonte.... Russes et Polonais rôdent parmi nous et sauvent habilement une partie de nos victuailles - De Gusen nous rejoignons Mauthausen à pied, escortés par des S.S. et des chiens hurlants. Là-bas des camions croix rouge nous attendent du moins nous l'espérons -

Nous mettons plusieurs heures pour nous rendre à ce camp - les uns portent les autres, mais hélas beaucoup n'avaient pas victimes de leur grande faiblesse - Devant l'entrée les camions sont là, malheureusement déjà tous remplis - Grande est notre déception, quand viendra le prochain convoi ? Nous retrouvons à l'intérieur du camp à nouveau entassés dans les blocks - Les jours passent la nourriture diminue, il faut se rendre à l'vidence la croix rouge ne reviendra pas, la ligne de feu lui interdit le passage -

Malgré tout nous percevons les bruits des combats qui se rapprochent : canons, armes automatiques, activité aérienne intense - les gardiens s'affolent et deviennent nerveux, c'est bon signe - Le 4 mai plus de SS dans le camp les magasins de vêtes et de vêtements sont dévastés (j'en profite pour changer de veste et de pantalon) -

Le 5 mai, les Américains font leur entrée dans le camp de Mauthausen - Quel spectacle ! La foule énorme se bouscule jusqu'aux jeeps et chars pour recevoir un biscuit, une cigarette ou ce qu'il en reste

En retournant, je n'arrive pas à croire à la libération, moi qui pourtant n'avais jamais douté - Je rentre au block retrouver les camarades malades, cloués sur leur paillasse et qui n'ont pu assister à l'arrivée des Américains dans le camp, je leur raconte... Beaucoup restent sans réaction, d'autres se contentent de sourire mais nous avons tous très faim et c'est notre principale préoccupation. Ce soir Renaud qui comme moi est de Bourg me fait une révélation : « Renaud est mon nom de résistant, mon vrai nom est WERCK Alfred, je suis masseur à Bourg ; de grosses larmes coulent sur ses joues.

La première distribution de soupe, faite de farine et de pâtes, est un régal et nous redonne un peu de vitalité. Je me promène dans le camp, à la recherche de nouvelles, j'en profite pour récupérer vêtements et chaussures pour les camarades malades.

J'assiste au massacre des Kapos et chefs de blocks saignés comme des porcs sur la place du camp ; triste spectacle mais combien des nôtres sont morts entre leurs mains ?

8 mai, l'armistice est signé, je pense au retour, mais il faudra encore patienter. Les journées sont longues, le camp est refermé par les Américains : il y a trop de désordre à l'extérieur. C'est encore à Mauthausen que je passe ma 18^e anniversaire, j'y étais déjà pour le 17^e - L'évacuation des Français est annoncée.

Des camions débâchés nous attendent et c'est le départ, un dernier regard sur cette porte maudite par laquelle nous n'aurons pas dû ressortir. Les gorges se serrent, l'émotion, la joie mais surtout la peine : nous pensons à ceux qui ne rentrent pas.

Nous prenons la route de Linz, nous passons devant nos anciens Kommandos Gusen I et II. Arrêt à Linz, dans les rues les gens nous regardent sans trop s'approcher, peut-être par peur sans doute par honte cependant des femmes pleurent.

De Linz où nous signalé que nous rentrons par avion. Quelle joie ! nous serons vite en France.

3

Sur le terrain d'aviation, nous trouvons des prisonniers de guerre Français. Ils nous distribuent à manger, pain, porc fumé, lait en poudre, sucre, c'est la grande bouffe! Malgré le conseil à la modération la dysenterie fera encore des ravages.

Un prisonnier de guerre me pend une musette garnie de 2 boules de pain, de sucre : « Tu en as plus besoin que moi. »

On nous demande de rester groupes. Nous nous abritons sous une tente pleine de courants d'air pour la nuit. Moi, je ne dors pas, je passe la nuit près d'un feu de camp en compagnie d'autres déportés et prisonniers de diverses nationalités.

Cette nuit passée à la belle étoile n'arrange pas la santé beaucoup - Il faut négocier pour être prioritaire au dépôt.

Des groupes sont formés, de gros avions nous attendent des bombardiers américains souhaitablement aménagés pour le rapatriement des déportés et prisonniers. L'installation à bord se fait sans trop de problèmes, des caisses servent de siège et malgré cet équipement de fortune la bonne humeur réigne et personne ne pense à réclamer.

Dans le groupe quelques pessimistes se demandent ce que nous allons trouver en France - Et si ce que disaient nos bourreaux au camp était vrai?

Paris Brûlé, la France réduite en poussière! Le roulement des moteurs arrête tout discours et c'est l'heure. Je crois faire un rêve, ce retour tant de fois nous l'avons préparé dans nos têtes toujours avec beaucoup de détails: il se réalise.

A la descente de l'avion, je suis très entouré par des jeunes garçons et filles. Ils me posent des tas de questions: Quel âge avez-vous? quel travail faisiez-vous? que mangiez-vous?

Tous sont gentils, ils veulent savoir. Je suis très gêné de devoir déjà raconter ma captivité. Une délégation de la croix rouge me demande si je veux faire parvenir un télégramme à ma famille. Je suis très content car ce sera pour un

parents les premières nouvelles depuis mon arrestation. Nous sommes à Beaufort sur Gis. Partout c'est un accueil chaleureux, des tables sont alignées le long des rues couvertes de nourriture et de boussous variés. Dans une petite gare un employé me prend mes deux boules de pain noir et les jette dans une poubelle. Ce pain est infect, c'est vrai mais j'en ai tant mangé que cela me fait très mal de le voir finir de la sorte.

Le voyage jusqu'à Paris se passe sans problème - à l'hôtel Lutétia nous hébergé. Beaucoup de monde à la réception, c'est pour les déportés parisiens et de la région le moment des retrouvailles avec leur famille. Que de joie! Que de larmes aussi.

On doit être le samedi 13 mai, des commerçants parisiens offrent un souper au restaurant à des déportés.

Avec mon ami René nous acceptons et nous voilà tous les deux en habits rangés au milieu de gens en grande tenue. Au menu côtes de porc, pommes rissolées, un peu de vin, contre une dame qui accepte de faire René, nous buvons le champagne.

20 mai, dimanche de Pentecôte, le temps me dure, je suis inquiet, il faut que je rentre, il me faut un billet de train et ce billet on refuse de me le remettre avant que j'ai touché des vêtements cirés, il faut attendre le mardi.

J'insiste encore et je l'obtiens pour le lendemain. Lundi matin je suis dans le train pour Bourg-en-Bresse.

Arrivé à Mâcon, les voyageurs pour Bourg descendent, des délégués de la croix Rouge nous conduisent au centre d'accueil

là, j'attends qu'une voiture arrive de Bourg, cette attente me paraît très longue, plus le but est proche, plus l'anxiété grandit

La voiture prend 3 personnes, les 40 kilomètres qui séparent les 2 villes sont interminables. Peu de monde à l'hôtel Terminus? Je ne vois pas mes parents, pendant quelques secondes beaucoup de choses me passent dans la tête; mais tout-à-coup des gens qui attendaient à l'intérieur

prévenu de notre arrivée se bousculent pour sortir et mes parents sont là !

Ils se précipitent, ce sont les étreintes, les larmes, et le silence. Il faut plusieurs minutes avant de pouvoir prononcer une parole. Des amis sont venus se joindre à nous, nous bavardons un instant dans les salons de l'hôtel, le temps de demander des nouvelles de toute la famille. Fort heureusement tous sont en bonne santé épargnée par la fin de la guerre.

Maintenant c'est la décontraction, je change de vêtements, mes parents me racontent toutes les démarches pour essayer de me retrouver hélas sans succès, d'angoisse, l'attente aura duré 18 mois.

Toute la famille retrouvée, des habits civils sur le dos, je commence à goûter la joie de la liberté.

Malgré la fatigue, je rends visite à mes grands-parents eux aussi ont beaucoup souffert de ma disparition.

Ce sera un nouveau moment d'utière émotion et de joie entremêlé de larmes. Dans les jours qui suivent j'apprends la mort de nombreux amis et connaissances tués par les Allemands.

Je reçois la visite de personnes à la recherche d'un parent déporté arrêté et déporté à la même période que moi ; chaque fois il faut refaire le même récit.

Très pénibles ces rencontres qui peuplent mes nuits de cauchemars. Triste aussi d'apprendre que seul Noël MOINAT de Cerdon et RIPPE d'Ambérieu sont de retour, il me faudra beaucoup de temps pour me refaire une santé et retrouver la joie de vivre libre.